

## Le retour des suffragettes ?<sup>1</sup>

**Après avoir fait un bref historique du mouvement féministe occidental Elvira Groezinger se demande si ses avancées notables ne sont pas aujourd'hui mises en danger par un activisme extrême qui bien loin de combattre les dernières inégalités ne semble pas plutôt les renforcer.**

*Bref essai sur le débat actuel concernant les droits des femmes et le féminisme*

Par Elvira Groezinger (Berlin)<sup>2</sup>

« *C'était le bon vieux temps !* » Ainsi l'homme juif aurait prié Dieu tous les matins en le remerciant de ne pas l'avoir créé en tant que femme... Cela peut se comprendre si l'on lit la « louange » biblique de la « *eschet Hajil* », la femme diligente (maison/ famille). S'y trouve énumérés les nombreux devoirs qui lui sont imposés et qu'elle est censée accomplir sans plainte ni effort – une espèce de machine multitâche - il n'est donc pas étonnant qu'un homme, libéré de tels fardeaux, puisse louer Dieu...

La femme idéale de l'époque y est donc décrite comme extrêmement diligente, pieuse et charitable, mais pas nécessairement belle<sup>3</sup>...

<sup>1</sup> Le texte original en allemand se trouve à la fin.

<sup>2</sup> Docteur en littérature générale et comparée de la Freie Universitaet Berlin. Professeur de littérature et chercheur scientifique dans des universités et instituts académiques à Francfort, Darmstadt, Potsdam et Berlin.

<sup>3</sup> « Qui peut trouver une femme bien ? Son prix est plus élevé que celui des perles. Le cœur de son mari lui fait confiance, il ne manque pas de profit. Elle lui montre le bon et jamais le mauvais, tous les jours de sa vie. Elle fournit la laine et le lin, ses mains travaillent avec plaisir. Elle ressemble aux navires marchands, de loin elle apporte son pain. Encore la nuit, elle se lève, donne à manger à sa maison, travaille le jour à ses servantes. Son esprit va dans un champ et elle l'acquiert ; du fruit de ses mains elle plante une vigne. Elle a ceint ses hanches, tendu ses bras. Elle sent combien son acquisition est bonne, sa lumière ne s'éteint pas dans la nuit. Elle tend les bras vers le sèche-linge, ses mains tenant le fuseau. Sa main s'ouvre aux pauvres, ses mains s'ouvrent aux nécessiteux. Elle ne craint pas la neige pour sa maison, car toute sa maison est vêtue de laine pourpre. Elle fabrique ses propres tapis, le lin et le violet sont ses vêtements. Son mari est connu dans les portes, où il est assis avec les anciens de la terre. Elle fabrique du tissu et le vend ; elle donne la ceinture au marchand. La puissance et la brillance sont ses vêtements, souriant elle se souvient des derniers jours. Elle ouvre la bouche avec sagesse, sa langue conduit la doctrine du bien. Elle supervise les événements dans sa maison, elle ne mange pas de pain à cause de la paresse. Ses enfants se lèvent et la louent, elle, son mari - et il la loue : « Il y a beaucoup de filles capables, mais vous surpassez toutes ».

La grâce est déception, la beauté n'est qu'un souffle, une femme craignant Dieu, elle est louée.

Remplissez ses mains de fruits vous verrez qu'elle travaillera à les vendre au seuil des portes. » (Proverbes de Salomon, 31)

Et si l'on considère que le roi Salomon dans son *Cantique des Cantiques* aura fait l'éloge d'une autre sorte de femme, une femme pas exactement ainsi formatée ni aimée, et que, selon la tradition, cet homme aux femmes aurait été le plus grand Casanova de tous les temps, avec sept cent femmes principales et trois cent concubines, alors l'on doit sans doute mettre son « grain de sel » (*grano salis*) dans tous ces textes.

Il est patent de constater que dans le monde oriental, comme dans la culture occidentale familière, l'histoire, l'art et la littérature contiennent une infinité de variations sur les femmes et leur rôle dans la société ; même si cette dernière était traditionnellement façonnée et dominée par les hommes.

Dans notre culture, nous connaissons la mythologie grecque et romaine dans laquelle Jupiter et Zeus, en tant que dieux suprêmes, pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Ainsi Jupiter/Zeus séduisit la déesse de la mémoire Mnémosine en figure de berger, Zeus déguisé en cygne enleva Lédä ainsi qu'Europe en se transformant en taureau et lui donna trois enfants, sa femme Héra étant plutôt considérée comme une femme qu'il n'était déjà plus nécessaire de conquérir (d'où d'ailleurs l'animosité de celle-ci). En général, les anciens dieux se comportaient rarement divinement envers les dames. Et alors que dans la Grèce antique, les femmes se tenaient encore à l'écart de la vie sociale, dans la Rome antique, elles étaient plus présentes mais pas légalement égales.

La prostitution, bien sûr, existait déjà aux temps bibliques, bien qu'elle fût considérée comme pécheresse et périssable, voire mortelle : « *Car les lèvres de l'étrangère sont douces comme du miel, et sa gorge est plus lisse que l'huile, mais après elle est amère comme l'absinthe, et tranchante comme une épée à double tranchant. Ses pas mènent au royaume des morts* » et « *Car la prostituée est une fosse profonde, et la femme étrangère est un puits étroit. Elle rôde aussi comme une voleuse et multiplie les infidèles parmi les hommes* ». (Proverbes 5 et 23).

Dans la Grèce antique, en revanche, la prostitution était acceptée mais taxée devenant ainsi une source de revenus pour l'État ; en fait l'hétaïre (*hetaera*) la « compagne » existait tel aujourd'hui les *escorts girls*. Mais contrairement aux putains, les Hetaries quoique prostituées étaient cultivées et éduquées, musiciennes, danseuses et chanteuses ; elles étaient ces précieux « compagnons » de route de ces messieurs... Dans la Rome antique elles appartenaient même aux dames distinguées. Elles étaient reconnues, comparables aux courtisanes et maîtresses françaises et italiennes (qui ne connaît pas Madame de Pompadour, la maîtresse de Louis XV ?) Et leurs homologues asiatiques, comme les Gisaeng coréennes ou les Geishas japonais, sans oublier la pitoyable Madame Butterfly mise en scène dans l'opéra de Puccini n'étaient pas en reste.

La coexistence de ces deux formes de services sexuels, et l'homosexualité fait aussi partie de cette vie quotidienne, reflète, certes, - comme on peut le voir dans les peintures érotiques japonaises et chinoises des siècles précédents et en Inde - une approche culturelle et religieuse différente des rapports hétérosexuels entre les sexes, mais pas uniquement. Pour les riches de l'Antiquité, les esclaves sans loi pour les protéger étaient toujours au service de tous, y compris les petits garçons dont le poète romain préchrétien Catull parlait dans ses poèmes pas exactement chastes. Cependant, en plus de leur rôle d'objets sexuels, ils étaient souvent semblables à l'hétaera en tant que musiciens, chanteurs et danseurs, animateurs de leurs détenteurs.

Il n'y a en fait rien de nouveau sous le soleil et dans le patriarcat...

Dans ce qui suit, nous aborderons l'ère moderne qui a conduit aux distorsions actuelles dans l'interaction traditionnelle entre l'homme et la femme et qui sont liées à la lutte pour l'émancipation et l'égalité des femmes, jusqu'à l'émergence du féminisme et le contre-mouvement qui semble s'amorcer maintenant.

### **Des Amazones aux Suffragettes**

Il est bien connu que dans l'antiquité préchrétienne, il n'est pas rare de trouver des descriptions de femmes « militantes » Amazones, ces cavalières et combattantes de l'Amazonomachie comme Homère le mentionne dans *l'Illiade* lorsqu'il énumère les participants de la guerre de Troie en compagnie d'autres auteurs. Il existe également certaines études faisant état de peuples qui se composaient uniquement de femmes et qui avaient exclusivement des contacts avec des hommes pour la seule production d'enfants, vivant autrement et indépendamment d'eux.

Ce mode de vie s'est cependant (et évidemment) avéré impraticable à long terme, ces femmes ont donc disparu dans le fameux puit sans fond de l'Histoire...

Les premières tentatives d'émancipation des femmes parmi les femmes chrétiennes seraient attribuées aux Béguines.

Présentes en Europe occidentale depuis le début du XIIIe siècle, elles n'appartenaient à aucun ordre, mais vivaient en veuves ou célibataires (parfois seulement à partir de 40 ans) dans des communautés, les béguinages, et assuraient leur subsistance par un travail considéré comme approprié pour les femmes, par exemple comme laveurs de corps, infirmières, ouvrières textiles. On ne leur refusait pas le mariage mais cela impliquait de se retirer de la communauté. Certaines de ces communautés se promenaient en mendiant.

Au XIVe siècle beaucoup d'entre-elles furent brûlées sur le bûcher comme « fausses religieuses » ou hérétiques, victimes de l'Inquisition. Cela fait

certainement référence aux persécutions des sorcières. En 2013, le dernier membre des Béguines est décédé en Flandre. Le mouvement des femmes l'a prise comme modèle pour une forme d'existence féminine autodéterminée et plusieurs des béguinages encore existants ont été déclarés sites du patrimoine mondial par l'UNESCO.

Les « sorcières », aujourd'hui considérées comme des « femmes sages » et vers qui le mouvement des femmes s'est également tourné, ont été persécutées pendant 400 ans, mais comme le nombre exact de victimes fait défaut, l'estimation se chiffre en millions. Depuis 1977, les féministes d'aujourd'hui célèbrent *la Nuit de la Walpurgis* chaque année le 30 avril et ce pas seulement en Allemagne. Selon la tradition, les sorcières s'y rassemblaient sur le Blocksberg, le Brocken dans le Harz. Cela devint ensuite une sorte de vaste fête réunissant également autour de grands feux classes aisées et étudiants jusqu'à faire une entrée littéraire remarquée dans le romantisme allemand par l'intermédiaire de Goethe.

Les féministes y ont vu un hommage aux sorcières victimes des activités meurtrières de l'Inquisition depuis l'apparition du *Hexenhammer* (Malleus Maleficarum, 1487) publié par les moines et les inquisiteurs dominicains, jusqu'au XVIIIe siècle. Avec la bénédiction des Papes, l'Église catholique avait ainsi étendu ses persécutions : des Juifs, des hérétiques et autres personnes inconfortables depuis le Moyen Âge jusqu'à ces femmes « dangereuses » puisqu'elles n'étaient censées pouvoir accomplir leur « magie » et autre « sorcellerie » que par un pacte avec le démon. Alors que les mages du type de Johannes Faustus étaient très estimés, les magiciennes par contre étaient toujours soupçonnées, leur reprochant mauvaises récoltes et épidémies. Mais comme elles étaient aussi souvent des herboristes capables de guérir ainsi que des sages-femmes certaines d'entre elles ont été laissées tranquilles en tant que « bonnes sorcières ».

La misogynie de l'Église s'avéra cependant désastreuse pour la majorité de ces femmes exécutées comme viles sorcières. Elles n'étaient pas pourtant, pour la plupart, ni vieilles ou laides avec une verrue sur le nez, un corbeau noir et une boule de sorcière, comme elles étaient dépeintes dans les contes populaires ; bien souvent intelligentes, jeunes, attirantes, souvent mariées ; elles représentaient cependant une tentation sexuelle pour les hommes d'église célibataires, et enfin, et surtout, devaient être brusquement éliminées sous tous les prétextes. C'est qu'aussi à cette époque, l'Europe se trouva affligée par une sorte de « théorie du complot » : tous ceux qui étaient associés à la sorcellerie étaient torturés ou brûlés.

Il n'est donc pas étonnant que le mouvement des femmes s'occupât de sorcellerie depuis sa création. Jusqu'à la Révolution française, les femmes étaient considérées comme opprimées par et dans notre culture: elles ne pouvaient ni

participer activement à l'éducation ni aux événements politiques. La révolutionnaire et écrivaine française Olympe de Gouges se rebella on le sait en 1791 revendiquant pour les femmes les mêmes droits et devoirs que pour les hommes, au sens du slogan révolutionnaire « Liberté, Égalité, Fraternité »<sup>4</sup>.

Cependant, il aura fallu plusieurs décennies pour que l'égalité politique l'emporte.

Lors de la Révolution de mars 1848, les femmes revendiquaient déjà l'égalité des droits et plus d'autonomie pour elles-mêmes, mais ne pouvaient pas encore s'organiser en raison des lois d'assemblée et d'association en vigueur à l'époque ; le mouvement des femmes organisées ne commença en Allemagne qu'en 1865 avec la création de l'*Allgemeine Deutschen Frauenverein* (ADF) par Louise Otto-Peters et Auguste Schmidt. Les femmes y ont lutté pour le droit à l'éducation et au travail salarié. Jusqu'alors, seule la profession d'enseignante était ouverte, en particulier aux filles de la grande bourgeoisie.

Dans leur lutte pour la liberté à Wilhelmine, en Allemagne, les militantes des droits des femmes déclarèrent la guerre au corset qui, aux yeux des femmes émancipées, était considéré comme un symbole du manque de liberté des femmes (tel le foulard d'aujourd'hui ce code vestimentaire supposé pour « filles et femmes musulmanes »....).

Clara Zektin (1857-1933) milita pour les droits des ouvrières en usine, son « mouvement prolétarien des femmes » fit partie du mouvement socialiste; les droits des femmes étaient de plus en plus inclus dans les conflits politiques généraux mais bien trop souvent instrumentalisés. De telles associations de femmes reflétaient le développement de plus en plus fragmenté de la société dans son ensemble.

Une féministe célèbre fut la juive autrichienne Bertha Pappenheim (1859-1936) connue comme la patiente « hystérique » de Freud, Anna O... Elle fut la fondatrice de l'*Association des Femmes Juives* et la dirigea pendant les vingt premières années à partir de 1904. Comme la *Ligue des Femmes Protestantes*, qui existe depuis 1899, et la *Ligue des Femmes Catholiques*, qui existe depuis 1903, les femmes juives actives s'unirent et s'allièrent également à ces différentes confessions. À partir de 1907, l'organisation de Pappenheim devint membre de la *Fédération des Associations Féminines Allemandes* (BDF) et l'une de leurs principales préoccupations depuis 1902 fut la lutte contre la traite des femmes, car beaucoup de jeunes filles juives d'Europe de l'Est, peu méfiantes et sans instruction, étaient vendues dans les bordels d'Europe occidentale en quête de travail et de fausses promesses propagées par les proxénètes juifs. Bertha Pappenheim fonda un foyer pour jeunes filles juives célibataires et sans ressources à Neu-Isenburg près de Francfort sur le Main, qu'elle dirigea jusqu'à sa mort en 1936. En 1938 la maison brûla durant la Nuit du *Reichspogromnacht*, et de

---

<sup>4</sup> Mary Woolstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman*, 1792 (New ed. 2009).

nombreux résidents et soignants ne survécurent pas à la Shoah. En 1953, *l'Association des Femmes Juives* a été de nouveau fondée en Allemagne, et la maison de Neu-Isenburg est devenue depuis 1996 un mémorial dédié à la vie et à l'œuvre de Bertha Pappenheim.

S'agissant de l'enseignement supérieur pour les femmes, les choses allaient bien mal jusqu'au XXe siècle. Ainsi dans l'espace germanophone les femmes n'ont été admises à l'université qu'au début du XXe siècle, à l'exception de la Suisse. Jusque-là, à de très rares exceptions près, les femmes étaient exclues des études, les universités qui existaient depuis le XIIe siècle étant des domaines purement masculins. En Italie, cependant, les choses étaient bien différentes et au XIIIe siècle, à Salerne, une femme juive du nom de Rebekka aurait été la première femme à obtenir un doctorat en médecine, bien qu'il y ait eu des médecins juifs masculins depuis l'Antiquité.

Le premier médecin allemand fut Dorothea Christiane Erxleben (1715-1762), fille d'un médecin de Quedlinburg. Comme d'autres femmes, on lui avait refusé l'accès à l'université, elle demanda alors l'aide du roi Frédéric le Grand qui a demandé à l'Université de Halle de l'admettre comme étudiante.

Après avoir repris la charge de son défunt père et avoir dû subir de nombreuses hostilités, n'ayant pas de doctorat, elle avait finalement obtenu son doctorat en 1754 après la naissance de son quatrième enfant et aurait pratiqué jusqu'à sa mort, précoce.

Elle fut le seul médecin femme allemand jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Il est vrai que jusqu'en 1908, les femmes ne pouvaient étudier la médecine qu'à l'étranger, à quelques exceptions près: en 1901, le premier successeur d'Erxleben reçut son doctorat à Halle, et en 1902, un peu plus de femmes allemandes acquièrent leur licence pour exercer la médecine. Cependant, les hommes s'opposèrent amèrement, et rarement chevaleresquement, à la compétition féminine. En 1900, l'essai du neurologue et psychiatre Paul Julius Möbius fut publié sous le titre *Über den physiologischen Schwachsinn des Weibes*, l'un des principaux opposants à l'admission des femmes aux études médicales. Les femmes y sont dénigrées par leurs opposants comme étant hystériques et instables, non résilientes et donc incapables de supporter les charges professionnelles. Ce fut le cas du patient séduit par Gustav Jung, la psychanalyste Sabina Spielrein (1885-1942), qui a dû se défendre pendant des années contre ce paternalisme qui l'a jugé incapable de penser. Elle a combattu et surpassé cette infantilisation mais a été assassinée par la suite par les national-socialistes.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le conflit entre hommes et femmes ainsi doublement perçu comme avancée de la Modernité et ère de décadence, genre *fin de siècle*, s'est intensifié migrant de la France vers Vienne et Berlin, le tout avec l'émergence, dans l'art et la littérature d'une part et la théorie misogyne de la

pauvreté du genre d'Otto Weininger (1880-1903) d'autre part, de l'archétype de *la femme fatale* séduisante mais en même temps évanescence, destructrice ; l'humeur des hommes succombait ainsi de plus en plus sujette à l'idée d'une sorte de fin des temps (masculins) au fur et à mesure que les femmes émergeaient.

Weininger, un juif autrichien philosophe qui s'était converti au protestantisme a développé une théorie de la bisexualité extrêmement antijuive, anticorps et anti-femme dans son célèbre livre *Geschlecht und Charakter* (Genre et caractère) de 1903, il s'est ensuite suicidé.

Et tandis que les hommes d'Europe occidentale s'en prenaient en quelque sorte à l'époque pour se défendre contre les femmes rebelles, des militantes des droits des femmes ont été formées en 1903 aux États-Unis et en Angleterre sous le nom de Suffragettes qui luttaient avant tout pour le droit de vote des femmes. Le mouvement fut actif jusqu'en 1928 et le nom « Suffragette » prit un sens péjoratif comme le terme « Emanze », aujourd'hui utilisé de façon péjorative comme « vieilles féministes ».

Rappelons brièvement que la lutte pour le droit de vote des femmes n'avait pas encore été gagnée lorsque le mouvement des suffragettes prit brutalement fin. Ainsi alors que les femmes norvégiennes avaient eu le droit de vote en 1913, les Danoises en 1915 et les Néerlandaises en 1917, celles d'Union soviétique (Russie), d'Allemagne, d'Autriche et de Pologne devaient attendre la fin de la Première Guerre mondiale. En 1920, les femmes des États-Unis obtinrent le droit de vote, la plupart des États européens suivirent tels le Royaume-Uni et l'Irlande en 1928. Cependant, la France, berceau de la lutte pour les droits des femmes, n'aura accordé le droit de vote à ses femmes qu'après la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1945, tandis que la Suisse arrivera en dernier, le droit de vote des femmes n'ayant pris effet qu'en 1971 (*sic* !).

Quand la *présence* des « femmes savantes » ridiculisées par Molière, au Siècle des *Lumières* commença à se faire sentir intellectuellement dans les cercles masculins, celles-ci voulurent se débarrasser de cette mauvaise réputation et autres moqueries telle la notion de « femmes savantes » que des hommes comme Molière et Herder leur avaient octroyées. Leur objectif était de pouvoir enfin participer sur un pied d'égalité au discours de leur époque, même si elles n'avaient pas encore reçu une éducation adéquate. Elles durent prouver à des hommes comme Rousseau, Kant, Fichte et même Wilhelm von Humboldt que leur dite théorie du « caractère de genre » ne s'imposait ni dans le domaine éducatif ni dans le domaine social, et que les femmes – « le beau sexe » - n'étaient plus disposées à vivre comme des objets émotionnels, renonciateurs, passifs et serviteurs placés sous le contrôle des hommes. Mais elles ont été plutôt considérées comme des rebelles et leurs revendications apparaissaient absurdes.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les « reines » de Salon, d'après l'exemple français (Madeleine de Scudery au 17<sup>e</sup> siècle) - dont plusieurs étaient des femmes juives éminentes - entamèrent un vaste échange spirituel avec les hommes. C'était un de ces actes d'émancipation sociale vitale pour ces femmes et surtout pour les femmes juives, car à cette époque les juifs européens (et allemands) n'avaient pas encore les mêmes droits que leurs compatriotes chrétiens. L'influence de ces Salonières était souvent grande et durable, propageant par exemple le culte de Goethe provenant du salon de Berlin de Rahel Varnhagen (née Levin, épouse Varnhagen von Ense, 1771-1833).

Ces femmes ainsi en vue commencèrent ensuite à écrire, mais trop souvent elles ne pouvaient publier que sous un pseudonyme masculin, telle la Britannique Charlotte Brontë (1816-1855), qui publia en 1847 son roman le plus connu *Jane Eyre* sous le pseudonyme Currer Bell. Une autobiographie en a fait état. L'écrivain britannique Jane Austen (1775-1817), dont les romans *Pride and Prejudice* (1813) et *Emma* (1815/16) firent partie de la littérature classique anglaise, ne furent publiés que de façon anonyme : « *by a lady* » en guise de nom d'auteur.

Il en va de même pour l'écrivaine allemande Fanny Lewald (1811-1889), née juive, convertie au protestantisme et qui publia ses deux romans *Clémentine* et *Jenny* de manière anonyme en 1843. Auparavant Dorothea Schlegel (1764-1839), divorcée de Veit, la fille de Moses Mendelssohn, baptisée deux fois, l'avait fait avec son roman *Florentin* (1801), qui se distinguait de la plupart de ses contemporains du fait de sa vie de maîtresse de Friedrich Schlegel ce qui était pour l'époque scandaleux. N'oublions pas George Sand, descendante de nobilités saxonnes et polonaises qui fut appelée Amantine Aurore Lucille Dupin de Francueil (1804-1876). Elle vécut très librement, aura de nombreuses aventures, parmi lesquelles Alfred de Musset et Frédéric Chopin, déambulant en homme habillé, cigare fumé, elle publie beaucoup, et sous son pseudonyme masculin apparaissent ses romans scandaleux tels *Indiana* (1832) et *Lélia* (1833).

Au XIX<sup>e</sup> siècle, ces femmes dites inadaptées et bien d'autres encore ne laissèrent pas leurs critiques et autres méprisants les empêcher de suivre leur propre voie ; elles ont rompu avec l'image traditionnelle de la femme et ouvrirent la voie de la liberté pour leurs jeunes sœurs écrivaines. Les hommes capitulèrent et ouvrirent leur bastion littéraire aux femmes.

\*

Il existe certes aujourd'hui un bon nombre d'écrivaines qui ont même reçu le prix Nobel de littérature et qui ont ainsi une place aux côtés des hommes dans l'Olympe littéraire. Sauf que les femmes se battent encore pour la préserver ; mais à quoi ressemble bien donc cette nouvelle « arène de combat », qui en sont les protagonistes et pour quoi se battent-ils ?...



Depuis 1977, les intérêts des féministes allemandes ont trouvé leur voix dans la revue EMMA, fondée par la journaliste Alice Schwarzer, née en 1942. Sa famille faisait partie de la résistance contre les nazis. L'influence de ses amis Jean Paul Sartre et Simone de Beauvoir a également influencé son activité au sein du Mouvement pour la libération des femmes (MLF), l'un des premiers groupes féministes du mouvement des femmes françaises, qu'elle a contribué à initier. Ainsi lorsque l'hebdomadaire de gauche *Le Nouvel Observateur* publia, le 5 avril 1971, le « manifeste des 343 salopes », permettant à Simone de Beauvoir et Catherine Deneuve, ainsi que de nombreuses autres femmes éminentes, de déclarer que, malgré l'interdiction du Pouvoir, elles avaient avorté exigeant donc la légalisation de l'avortement. Ce qui déclencha un débat international, qui s'est également déroulé en Allemagne contre l'article 218 sous le slogan « *Mon ventre m'appartient* » puis dans la foulée 374 femmes déclarèrent le 6 juin 1971 aux Français qu'elles avaient avorté.

La même année, Alice Schwarzer publia son livre contre l'article 218 en 1973 et un autre sur la libération des femmes par le travail à l'extérieur du foyer. Des générations de femmes allemandes qui rejetaient le triptyque « enfants, cuisine et église » qui leur avaient été assignés auparavant ont trouvé leur prophétesse dans Alice Schwarzer et EMMA devint leur Bible.

Dans ce mouvement des femmes, de nombreuses lesbiennes furent également actives, bien qu'il y ait eu aussi un mouvement de démarcation parmi les femmes hétérosexuelles. Ainsi Alice Schwarzer, lesbienne, mariée à une femme depuis presque un an développa des théories confuses sur l'égalité des sexes, comme dans son livre *Der kleine Unterschied und die großen Folgen*<sup>5</sup> de 1975, ce qui a provoqué des drames éducatifs parce que les garçons n'aimaient pas jouer avec des poupées autant qu'avec des voitures comme l'EMMA le préconisait, et *vice versa*. Alice Schwarzer n'en démordit pas, elle fit condamner l'auteur Esther Vilar comme « sexiste », parce qu'en 1975 celle-ci osa affirmer dans son livre *Der dressierte Mann* que la femme n'était pas opprimée par l'homme, mais l'homme par la femme....

L'accusation de « sexisme » fut alors de plus en plus souvent portée contre les journalistes et les annonceurs. Alice Schwarzer n'avait par exemple pas fait bonne figure lorsqu'elle commenta dans le journal *Bild*, en 2010/11, le procès télévisé contre le météorologiste Jörg Kachelmann. Kachelmann avait été faussement accusé d'agression et de viol par une ancienne amante, mais fut acquitté dans les médias, contrairement à la condamnation précédente.

Le procès a été un phare pour les campagnes lancées depuis 2017 par des femmes, en particulier dans les réseaux sociaux américains mais aussi allemands, qui accusent des hommes d'agression ou de harcèlement sexuel, parfois après des décennies, ayant abusé de leurs postes élevés. Certaines de ces accusations ont

---

<sup>5</sup> *La petite différence et les grandes conséquences.*

conduit à des condamnations ; l'homme politique français Dominique Strauss-Kahn avait dû également mettre fin à sa carrière politique en 2011 accusé de « crimes sexuels ».

La lutte des femmes féministes dans ce domaine a été une vraie nouveauté mais a conduit à de nouvelles ruptures entre les sexes.

Les hommes sont ainsi désormais plus enclins à se réunir et à se comporter plus prudemment avec les femmes sur le lieu de travail, jusqu'à ce que l'actrice française Catherine Deneuve et 99 autres femmes qui, dans une lettre ouverte, y mettent le holà en plaidant contre l'excessive sévérité du mouvement « *Me-Too* » et pour le flirt, voire même la « liberté de draguer ». Elles condamnaient ces excès d'interdits comme signes d'une société totalitaire se manifestant par la dénonciation et le pilori public. La haine envers les hommes et la sexualité contraste selon elles avec une société ouverte et tolérante, pour laquelle paradoxalement les militantes des droits des femmes se sont battues. Les représentantes *Me-Too* trahiraient pourrait-on dire les idéaux de celles qui se sont battues pour cette liberté. Cette lettre se voulait une protestation importante contre la perversion de cette idée initiale du mouvement des femmes effectuées par toutes ces nouvelles puritaines mettant à l'Index les hommes.

\*

En 1979, peu après la révolution des mollahs en Iran, Alice Schwarzer (*supra*) s'y était rendue pour venir en aide aux femmes iraniennes qui étaient maintenant davantage sous le coup de l'effacement forcé sous le voile subissant l'oppression des gardiens de la Vertu. Son soutien contre l'intégrisme islamique resta une constante. D'ailleurs, après plusieurs décennies d'atermoisement, et face à un islam enivrant et misogyne qui se répand en Occident au cours des migrations, l'esprit de résistance s'est finalement réveillé parmi les féministes de gauche, jusqu'alors silencieuses, et la solidarité avec les femmes musulmanes qui se défendent contre l'oppression augmentent (malgré le silence médiatique). Ce front des féministes occidentales aux côtés des féministes musulmanes ou suffragettes, comme on les appelle aussi, contre les hommes musulmans devient un fait nouveau et va probablement se poursuivre pendant un certain temps surtout depuis que le 15 avril 2019 a été publié le rapport de l'*Organisation de Coopération Islamique* (OCI) sur la protection et la promotion des droits humains dans le monde musulman et au-delà<sup>6</sup> sur la décision du 8 mars 2019 relative à la Journée internationale de la femme qui a pour objet en réalité d'étouffer le mouvement d'opposition des femmes musulmanes malgré de prétendues concessions et initiatives en faveur des femmes. Avec Goethe on pourrait dire : J'entends bien le message, mais je manque de foi.

---

6 [https://www.oic-iphrc.org/en/press\\_details.php?id=SVdEMjAxOUVWVX0AjlUA=](https://www.oic-iphrc.org/en/press_details.php?id=SVdEMjAxOUVWVX0AjlUA=) , viewed 14.4.2019

Le mouvement pour la liberté et l'égalité des droits des femmes prend ainsi de nouvelles formes au cours de la mondialisation et s'oriente vers de nouveaux objectifs. Mais elle prend aussi parfois des formes grotesques, comme elle l'a récemment exprimée dans ce que l'on appelle la « langue juste pour les hommes et les femmes » qui cause de plus en plus de dégâts (et pas seulement en Allemagne). Les formes traditionnelles sont remplacées par de nouvelles structures linguistiques, les terminaisons féminines sont ajoutées à des mots qui ne sont pas toujours appropriés, mais qui sont arbitraires et pas toujours cohérents. Pour des raisons de rectitude politique, le titre « Mesdames et Messieurs » est complété par « camarades », « Juives et Juifs », « citoyens et citoyennes », « maire des citoyens et citoyennes », etc. mais pas par « Allemands et Allemandes », constructions absurdes et intraduisibles.

Pourtant, et afin de rendre « justice » dit-on aux deux sexes, la langue allemande a pu profiter pendant un certain temps de l'introduction du grand « I » comme dans « *IngenieurInnen* » (Ingénieur d'intérieur) mais récemment un astérisque a été ajouté et le grand moi a disparu : « élèves\* », « étudiants\* », etc. sans doute pour que les lecteurs\* soient en *delirium tremens* en lisant et voyant les étoiles toute la journée.

Et étant donné que les hommes et les femmes transsexuels revendiquent maintenant aussi leurs droits, de nouveaux concepts et de nouvelles catégories sont apparus, tels que le « troisième sexe » et les « queer ». Lorsque j'ai fait mon doctorat au début du XXI<sup>e</sup> siècle, le doyen de ma faculté m'a demandé quel titre je voulais porter : « Docteur » ou « Doktrix » (doctricienne, doctrine). J'ai rejeté catégoriquement « Doktrix » d'autant que cela rime avec Astérix dans mes oreilles. Récemment, un appel a été lancé en faveur de toilettes dites non sexistes... Il s'avère en fait que nous ne sommes pas encore arrivés à la fin de ce drôle de débat sur la notion de genre, s'ajoutant en ce moment au fait que certaines de ces féministes déclarent également la guerre aux grossesses, mais cette fois dans le but de « sauver le climat ».

Des effets pervers font également surface : ainsi les postes de « responsable de « l'égalité des chances » dans les universités allemandes et dans les municipalités ont été créés conformément à la loi de 1994 pour la promotion des femmes afin de les aider à parvenir à une plus grande égalité. Ils sont donc occupés exclusivement par des femmes, mais conduisent souvent à ce que de plus en plus de femmes non qualifiées occupent ces postes, car leur sexe garantit un avantage sur les candidats masculins, même s'ils sont plus qualifiés. Esther Vilar (*supra*) a en fait raison : les hommes sont aujourd'hui victimes de fait de la campagne en faveur de l'égalité des femmes. Les quotas de femmes dans les entreprises, les parlements, les conseils de surveillance et les universités, les professeurs titulaires de chaires d'études de genre, sont certes tous le résultat de la lutte initiée par Olympe de Gouges il y a plus de 200 ans, mais le fait est que, dans certaines professions, les

femmes gagnent encore moins que les hommes qui font le même travail ce qui est encore aujourd'hui un problème de taille pour les comités d'entreprise féminins.

Les femmes dans la culture occidentale restent encore combattives de nos jours, elles conquièrent ainsi d'autres domaines, auparavant purement masculins, comme les fraternités étudiantes, et n'hésitent même pas à entrer dans des fraternités battantes, bien qu'en parallèle il existe des fraternités étudiantes purement féminines. Néanmoins les hommes se sentent de plus en plus refoulés, la perte du pouvoir est difficile à accepter et les idées de « masculinité » qui ont été acquises depuis des générations rendent difficile le fait de supporter la nouvelle situation, bref leur estime de soi en souffre. Mais des faits objectifs viennent corroborer cette souffrance car compte tenu de la préférence mécanique donnée aux femmes via les quotas, de plus en plus d'hommes se sentent discriminés en raison de leur sexe. Et comme *Emma (supra)* l'a signalé en 2011, des mouvements politiques contraires se sont emparés des « questions de genre pour les hommes et les garçons » afin de contrer le « lobby féministe ». C'est ainsi que de pures alliances masculines viennent d'émerger, propageant la haine anti-féminine en réponse à la lutte pour l'égalité des sexes, à laquelle le magazine *Emma* s'est bien sûr attaquée en 2012 et a mis au pilori les nouveaux « masculinisâtes ».

Le climat entre les hommes et les femmes est devenu bien perturbé, voilà pourquoi beaucoup de femmes se détournent du féminisme : Les droits des femmes oui, le féminisme non, alors le terme commence à changer de sens à nouveau.

\*

Les rapports hommes/femmes restent en fait un vaste domaine à explorer, comme le disait l'un des personnages masculins du roman de Theodor Fontane. Fontane, dont le 200e anniversaire est le 30 décembre de cette année, a publié son célèbre roman social *Effi Briest* en 1896 sur le sort d'une femme considérée comme le contraire d'une existence féminine émancipée à l'époque wilhelminienne. Tobias Schwarz a écrit dans le *Berliner Tagesspiegel* du 24 mars 2019 sur « Fontane et son époque » : « *Même s'il n'était pas féministe selon les standards actuels, il a consacré beaucoup d'attention critique et de compassion aux femmes et à leur position* ».

*Effi Briest*, avec *Emma Bovary* de Flaubert et *Anna Karenina* de Tolstoï a été l'une des figures féminines tragiques du XIXe siècle, qui ont tenté de rompre leur mariage malheureux pour des liaisons passionnées et ont été punies pour cela ; ce qui met bien en perspective les succès obtenus depuis lors par les femmes qui ont appris à se battre pour leurs droits. Cependant, ces succès sont menacés par les

excès actuels, triviaux et ridicules, d'un certain féminisme déchaîné jusqu'à l'absurde.

## Bibliographie

- Barrett, Michèle, *Women's Oppression Today. Problems in Marxist Feminist Encounter*, 1980
- Bauer-Jelinek, Christine & Hartmut Schmidtmayr, *Sex & Power : Rights- Obligations-Risks. Orientation pour femmes et hommes après Me too*, 2018
- Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, I, 1949
- Bornemann, Pia, *Olympe de Gouges und die Erklärung der Rechte der Frau und Bürgerin 1791 : Studien zur Darstellung und Rezeption der französischen Revolutionär und Schriftstellerin*, 2013
- Brentzel, Marianne, *Anna O. - Bertha Pappenheim. Biographie*, 2002
- Brühl von, Christine, *C'est pourquoi ils me sont si chers : Theodor Fontane's Women*, 2018
- Catullus, *The Poems*, 1924 Covington, Coline & Wharton, Barbara, Sabina Spielrein : *Pionnier oublié de la psychanalyse*, 2e éd. 2015 Döpp,
- Hansjürgen, *Erotic Art from Asia*, 2014 Fornasier, Jochen, *Amazons : Femmes, combattants et fondateurs de la ville (livres illustrés de Zabern sur l'archéologie)*, 2007
- Frevert, Ute, « *mari et femme, et femme et mari* » *Gender Differences in Modernism*, 1995
- Friedrichs, Elisabeth, *Die deutschsprachigen Schriftstellerinnen des 18. und 19. Jahrhunderts. Olympe de Gouges, Les droits de la femme*, 1791
- Grözinger, Elvira, *Die jüdischen Salons in Berlin*, in : *LeseZeichen*, 10/1995, p. 15-20
- Hänel, Nicole, *George Sand writer and 19th century rebel*, 2001
- Heider, Ulrike, *Vögeln ist schön : Die Sexrevolte von 1968 and was von ihr blieb*, 2014
- Heyden von der-Rynsch, *Verena, Europäische Highlights of a sunken female culture*, 1992
- Hofmann, Gertrud & Krebbs, Werner, *Die Beginen. Histoire et présent*, 2004
- Hollande-Cunz, Barbara, *Utopies féministes - Départ dans la société post-patriarcale*, 1986
- Hollande-Cunz, Barbara, *The Old New Women's Question*, 2003
- Karl, Michaela, *The History of the Women's Movement*, 5th edition, 2018
- Kerenyi, Karl, *The Mythology of the Greeks*.
- Götter, *Menschen und Heroen*, Neuauf. 2019
- Klein, Wolfgang, *Clara Zetkin : Vorkämpferin der proletarischen Frauenbewegung (Geschichte des Widerstands)*, 2017
- Kleinau, Elke & Opitz, Claudia, *Geschichte der Mädchen und Frauenbildung, Vol. 1 Vom Mittelalter bis zur Aufklärung*, 1996
- Kleinau, Elke & Opitz, Claudia *Vol. 2 : De Vormärz à nos jours*, 1996
- Levack, Brian, *The Witch-Hunt in Early Modern Europe*, 2015
- Marx Ferree, Myra et al, *Feminisms: The German Women's Movement in Global Perspective (Politics of Gender Relations)*, 2018
- Minnich, Elizabeth K., *From Half to the Whole Truth. Introduction à la pensée féministe*, 1994
- Mossuz-Lavau, Janine, *La prostitution*, 2015
- Pankhurst, Sylvia E., *The Suffragette: The History of the Women's Militant Suffrage Movement. 1905-1910*, 2018
- Nakamura, Kiharu, *Kiharu-Memoiren einer Geisha*, 1999
- Pasero, Ursula & Weinbach, Christine, *Frauen, Männer, Gender Trouble. Systemtheoretische Essays*, 2003
- Rauh, Robert, *Fontanes Frauen. Fünf Orte -fünf Schicksale – fünf Geschichten*, 2018
- Schaser, Angelika & Puschner, Uwe, *Frauenbewegung in Deutschland 1848-1933*, 2012
- Schorske, Carl E., *Fin-De-Siecle Vienna: Politics and Culture*, 1980

- Schuller, Wolfgang, *Die Welt der Hetären. Berühmte Frauen zwischen Legende und Wirklichkeit*, 2008
- Schwab, Gustav, *Sagen des klassischen Altertums*, 2011
- Schwarzer, Alice, *Damenwahl: Vom Kampf um das Frauenwahlrecht bis zur ersten Kanzlerin*, 2008
- Sichtermann, Barbara & Rose, Ingo, *Kurtisanen, Konkubinen und Mätressen*, 2016
- Stern, Carola, *Der Text meines Herzens. Das Leben der Rahel Varnhagen*, 1994
- Stopczyk, Annegret, *Was Philosophen über Frauen denken*, 1980
- Unger, Helga, *Die Beginen: Eine Geschichte von Aufbruch und Unterdrückung der Frauen*, 2005
- Weder, Christine, *Intime Beziehungen. Ästhetik und Theorien der Sexualität um 1968*, 2016
- Wilhelmy-Dollinger, Petra, *Die Berliner Salons. Mit kulturhistorischen Spaziergängen*, 2000

\*

## **Die Rückkehr der Suffragetten? Ein Kurzer Essay zur aktuellen Debatte über Frauenrechte und Feminismus**

Von Elvira Groezinger, Berlin

### **Einführung**

Das waren noch Zeiten! Der jüdische Mann betet zwar an jedem Morgen zu Gott und dankt ihm dafür, dass er ihn nicht als Frau geschaffen habe, aber das ist verständlich, wenn man das biblische Lob der „eschet Hajil“, der tüchtigen (Haus/Ehe-) Frau ganz durchliest. Darin sind die vielen ihr auferlegten Pflichten aufgezählt, die sie selbstverständlich allesamt angeblich klagen- und mühelos erledigt – eine antike Multitaskerin -, kein Wunder also, dass ein Mann, von solchen Lasten befreit, Gott dafür preist. Die ideale Frau von damals wird als überaus fleissig, gottesfürchtig und wohlütig aber nicht unbedingt schön geschildert<sup>7</sup>:

---

<sup>7</sup> “Wer findet wohl eine tüchtige Frau? Ihr Preis ist höher als Perlen. Das Herz ihres Mannes vertraut ihr, an Gewinn fehlt es ihm nicht. Sie erweist ihm Gutes und nie Schlechtes, alle Tage ihres Lebens. Sie sorgt für Wolle und für Flachs, mit Lust arbeiten ihre Hände. Sie gleicht den Handelsschiffen, aus der Ferne bringt sie ihr Brot. Noch in der Nacht steht sie auf, gibt Speise ihrem Haus, Tagwerk ihren Mägden. Ihr Sinn geht nach einem Feld und sie erwirbt es; von der Frucht ihrer Hände pflanzt sie einen Weinberg. Sie gürtet kräftig ihre Hüften, strengt ihre Arme an. Sie spürt, wie gut ihr Erwerb ist, ihr Licht erlischt nicht in der Nacht. Ihre Arme streckt sie nach dem Spinnrocken aus, ihre Hände halten die Spindel. Ihre Hand öffnet sie dem Armen, ihre Hände streckt sie dem Bedürftigen entgegen. Sie fürchtet für ihr Haus nicht den Schnee, denn ihr ganzes Haus ist in Purpurwolle gekleidet. Sie macht ihre eigenen Teppiche, Leinen und Purpur sind ihre Kleider. Bekannt ist ihr Mann in den Toren, dort sitzt er mit den Ältesten des Landes. Gewebe macht sie und verkauft sie; den Gurt gibt sie dem Händler. Kraft und Glanz sind ihr Gewand, lächelnd gedenkt sie der späteren Tage. Ihren Mund öffnet sie mit Weisheit, ihre Zunge führt die Lehre der Güte. Sie überwacht die Vorgänge in ihrem Haus, der Trägheit Brot isst sie nicht. Ihre Kinder stehen auf und rühmen sie, ihr Mann - und er lobt sie: Viele tüchtige Töchter gibt es, doch du übertriffst alle.

Und wenn man bedenkt, dass der König Salomo in seinem *Hohenlied* eine andere Sorte Frau, eine nicht gerade überarbeitete, Geliebte, lobte, dabei als ein *homme aux femmes* der größte Casanova aller Zeiten nach der Überlieferung gilt, mit 700 Hauptfrauen und 300 Nebenfrauen, dann muss man diese Texte cum grano salis rezipieren.

In der uns bekannten orientalischen Welt wie in dem vertrauten westlichen Kulturkreis sind in der Geschichte, Kunst und Literatur, unendlich viele Varianten für die Thematisierung von Frauen und ihrer Rolle in der Gesellschaft enthalten, wiewohl diese Gesellschaft traditionell von Männern gestaltet und beherrscht wurde. In unserer Kultur kennen wir die griechische und römische Mythologie, in denen Jupiter und Zeus als oberste Götter tun und lassen konnten, wonach es ihnen gerade gelüstet hat. So hat Jupiter/Zeus in einer Hirtengestalt die Göttin der Erinnerung Mnemosine verführt, Zeus in Schwanengestalt die Leda oder als Stier Europa entführt und ihr drei Kinder beschert, wobei seine Gattin Hera als die ewig betrogene Ehefrau gilt. Im Allgemeinen haben sich die antiken Götter den Damen gegenüber selten göttlich verhalten. Während im antiken Griechenland Frauen noch abseits des gesellschaftlichen Lebens standen, waren sie im antiken Rom bereits präsenter doch rechtlich natürlich auch nicht gleichgestellt.

Prostitution hat es natürlich schon in den biblischen Zeiten gegeben, wiewohl sie als Sünde und verderblich, ja sogar tödlich, galt: „Denn die Lippen der fremden Frau sind süß wie Honigseim, und ihre Kehle ist glatter als Öl, hernach aber ist sie bitter wie Wermut und scharf wie ein zweischneidiges Schwert. Ihre Füße laufen zum Tode hinab; ihre Schritte führen ins Totenreich.“ und „Denn die Hure ist eine tiefe Grube, und die fremde Frau ist ein enger Brunnen. Auch lauert sie wie ein Räuber und mehrt die Treulosen unter den Menschen.“ (*Sprüche* 5 und 23). Im antiken Griechenland war Prostitution hingegen besteuert und als staatliche Einnahmequelle hingenommen, daneben aber existierte die Hetären, d.h. „Gefährtinnen“, den Frauen im modernen Escortservice ähnlich. Aber im Gegensatz zu Huren waren die Hetären zwar auch Prostituierte, jedoch kultiviert und gebildet, als Musikerinnen, Tänzerinnen und Sängerinnen geschätzte Begleiterinnen der Herren, im alten Rom gehörten sie sogar zu den vornehmen Damen. Sie waren anerkannt, vergleichbar den französischen und italienischen Kurtisanen und Mätressen (wer kennt nicht die Madame de Pompadour, die Mätresse des französischen Königs Ludwig XV. ?) und ihre asiatischen Pendants, wie die koreanischen Gisaeng oder die japanischen Geishas, wie die uns aus der gleichnamigen Oper von Puccini vertraute bemitleidenswerte Madama Butterfly. In der Koexistenz der beiden Formen der sexuellen Dienstleistungen der Frauen Männern gegenüber, wobei die Homosexualität ebenfalls zum Alltag gehörte, spiegelte sich – wie auch aus japanischen und chinesischen erotischen Malereien

---

Anmut ist Trug, Schönheit nur ein Hauch, eine gottesfürchtige Frau, sie werde gelobt. Gebt ihr von ihrer Hände Frucht, und lasst ihr Werk sie in den Toren loben.“ (*Sprüche Salomos*, 31)

früherer Jahrhunderte und in Indien zu ersehen – ein unterschiedlicher kultureller und religiöser Zugang zu vor allem aber nicht nur heterosexuellem Umgang der Geschlechter miteinander wider. Für die Reichen der Antike standen auch dafür die rechtlosen Sklaven stets zu allen Diensten, so auch die Lustknaben, die etwa der vorchristliche römische Dichter Catull in seinen nicht gerade züchtigen Gedichten besang. Sie waren, neben ihrer Rolle als sexuelle Objekte oft den Hetären ähnlich, als Musiker, Sänger und Tänzer Entertainer ihrer Halter. Es gibt also nichts Neues unter der Sonne und im Patriarchat...

Aber es hier soll im Folgenden um die Entwicklung in der Moderne gehen, die zu den gegenwärtigen Verwerfungen in dem traditionellen Umgang zwischen Mann und Frau geführt haben und welche mit dem Kampf um die Emanzipation und Gleichstellung der Frauen, bis hin zur Entstehung des Feminismus und der sich nun anbahnenden Gegenbewegung zusammenhängen.

### **Von der Amazone zur Suffragette**

Wiederum, noch aus der vorchristlichen Antike stammen Schilderungen militanter Frauen, Amazonen, die Reiterinnen und Kämpferinnen der Amazonomachie, wie sie etwa Homer in der *Ilias* als Teilnehmerinnen des Trojanischen Krieges und andere Autoren erwähnen. Es gibt auch Berichte über Völker, die nur aus Frauen bestanden, welche mit Männern Kontakte ausschließlich zur Kinderzeugung hatten und ansonsten von diesen unabhängig lebten. Da sich diese Lebensweise offenbar auf Dauer als nicht praktikabel erwiesen hat, verschwanden diese Frauen im Dunkeln der Historie.

Die ersten Versuche der Frauenemanzipation unter christlichen Frauen wird den Beginen (oder Beguinen) zugeschrieben. Sie waren seit dem frühen 13. Jahrhundert in Westeuropa präsent, gehörten keinem Orden an, sondern lebten als verwitwete oder unverheiratete Frauen (teilweise erst ab 40 Jahren) in Gemeinschaften, den Beginenhöfen, und sorgten für ihr Auskommen durch eine auch damals schon mit ihrer Arbeit, die als für Frauen angemessen erachtet wurde, etwa als Leichenwäscherinnen, Krankenpflegerinnen, Textilarbeiterinnen. Ihnen waren die Heirat und damit der Austritt aus der Gemeinschaft nicht verwehrt. Manche dieser Gemeinschaften wanderten bettelnd herum. Im 14. Jahrhundert wurden allerdings viele von ihnen als "falsche Nonnen" oder Häretikerinnen Opfer der Inquisition und auf dem Scheiterhaufen verbrannt. Dadurch ergibt sich ein Bezug zu den Hexenverfolgungen. Im Jahre 2013 starb die letzte Angehörige der Beginen in Flandern. Die Frauenbewegung nahm sie sich zum Vorbild einer selbstbestimmten weiblichen Existenzform und mehrere der noch existierenden Beginenhöfe wurden von der UNESCO zum Weltkulturerbe erklärt.



Die Hexen, heute als „weise Frauen“ betrachtet, denen sich die Frauenbewegung ebenfalls zugewandt hat, wurden 400 Jahre lang verfolgt, da aber die genauen Opferzahlen fehlen, gehen die Einschätzung bis in die Millionen. Seit 1977 feiern die heutigen Feministinnen am 30. April alljährlich die Walpurgisnacht. Das traditionelle Fest, bei dem der Überlieferung zufolge, die Hexen auf dem Blocksberg, dem Brocken im Harzgebirge, zusammenkamen, hielt besonders in der deutschen Romantik auch literarisch einen Einzug. Die Feministinnen sehen es als einen Tribut an die Hexen, die seit dem Erscheinen des von Dominikanermönchen und Inquisitoren herausgegebenen *Hexenhammer (Malleus Maleficarum, 1487)* bis ins 18. Jahrhundert dem mörderischen Treiben der Inquisition zum Opfer fielen. Damit hatte die katholische Kirche mit dem Segen der Päpste ihre seit dem Mittelalter gegen Juden, Ketzler und sonstige Unbequeme Verfolgungen auf die ihrer Ansicht nach „gefährlichen“ Frauen, die ihre „Zaubereien“ und „Hexereien“ angeblich nur durch den Pakt mit dem Teufel vollbringen konnten, ausgedehnt. Während Magier vom Typ des Johannes Faustus hoch in Ehren standen, waren Magierinnen stets verdächtig, man gab ihnen Schuld an Missernten und Epidemien. Da sie aber außerdem oft kräuterkundige Frauen waren, die heilen konnten und bei Entbindungen Hebammendienste leisteten, ließ man manche von ihnen als „gute Hexen“ unbehelligt.

Die Misogynie der frühen Neuzeit, die von der Kirche ausging, erwies sich jedoch für die Mehrheit dieser Frauen als verhängnisvoll, sie wurden als böse Hexen hingerichtet. Die angeblichen Hexen waren meist nicht alt, hässlich, etwa mit einer Warze auf der Nase, einem schwarzen Raben und einer Hexenkugel, wie sie in den Volksmärchen dargestellt wurden, sondern auch vielfach kluge, junge, attraktive Frauen, nicht selten verheiratet, die jedoch für die zölibatären Kirchenmänner eine sexuelle Versuchung bedeuteten und nicht zuletzt deswegen unter allerlei Vorwänden beseitigt werden mussten. Europa wurde damals von einem kollektiven Wahn befallen und alle, die man mit Hexerei in Verbindung brachte, wurden gefoltert oder verbrannt.

Kein Wunder also, dass sich die Frauenbewegung seit ihrer Entstehung mit der Hexenverfolgung auseinandersetzt. Die Frauen waren bis zur Französischen Revolution in unserer Kultur unterdrückt, sie konnten weder an Bildung noch am politischen Geschehen aktiv teilnehmen. Dagegen rebellierte die französische Revolutionärin und Schriftstellerin Olympe de Gouges im Jahre 1791, als sie für Frauen die gleichen Rechte und Pflichten wie die Männer forderte, im Sinne der revolutionären Parole „Liberté, Égalité, Fraternité“.<sup>8</sup>

Es dauerte allerdings einige Jahrzehnte, bis sich die politische Gleichberechtigung durchgesetzt hat. Während der Märzrevolution von 1848 forderten Frauen bereits gleiche Rechte und mehr Selbständigkeit für sich, konnten sich aber aufgrund des damals geltenden Versammlungs- und Vereinigungsrechts noch nicht

---

<sup>8</sup> Et Mary Woolstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman*, 1792 (New ed. 2009)

organisieren, die organisierte Frauenbewegung nahm daher erst 1865 mit der Gründung des Allgemeinen Deutschen Frauenvereins (ADF) durch Louise Otto-Peters und Auguste Schmidt ihren Anfang. Die darin vereinten Frauen kämpften für das Recht auf Bildung und Arbeit. Bis dahin stand den „höheren“ Bürgerstöchtern nur der Lehrerberuf offen. In ihrem Kampf um Freiheit im wilhelminischen Deutschland haben die Frauenrechtlerinnen dem Korsett den Krieg angesagt, welches als Symbol der weiblichen Unfreiheit, gleich dem heutigen Kopftuch bzw. den Kleidungs Vorschriften für muslimische Mädchen und Frauen, in den Augen der emanzipatorisch aktiven Frauen gilt.

Clara Zektin (1857-1933) zog für die Rechte der Fabrikarbeiterinnen zu Felde, ihre proletarische Frauenbewegung wurde Teil der Sozialistischen Bewegung, die Frauenrechte wurden zunehmend in die allgemeinen politischen Konflikte einbezogen und durch diese auch instrumentalisiert. Die Frauenverbände spiegelten die gesamtgesellschaftliche Entwicklung und Fragmentierung wider. Eine berühmte Frauenrechtlerin war zum Beispiel die österreichische Jüdin Bertha Pappenheim (1859-1936), die als Freuds „hysterische“ Patientin Anna O. bekannt wurde. Sie war die Gründerin des Jüdischen Frauenbundes und leitete ihn von 1904 die ersten zwanzig Jahre. Gleich dem seit 1899 Evangelischen und dem seit 1903 existierenden Katholischen Frauenbund, vereinten sich darin die nun konfessionell getrennt aktiven jüdischen Frauen. Ab 1907 war Pappenheims Organisation Mitglied im Bund Deutscher Frauenvereine (BDF) und eines ihrer Hauptanliegen war seit 1902 die Bekämpfung des Mädchenhandels, denn zahlreiche der ahnungslosen und ungebildeten auch jüdischen Mädchen aus Osteuropa wurden auf der Suche nach Arbeit mit falschen Versprechen durch organisierte jüdische Kriminelle im Rotlichtmilieu in die Bordelle Westeuropas verkauft. Bertha Pappenheim gründete in Neu-Isenburg bei Frankfurt am Main ein Wohnheim für unverheiratete unvermögende jüdische Mädchen, das sie bis zu ihrem Tod 1936 leitete. 1938 brannte das Heim in der Reichspogromnacht nieder, viele der Heiminsassinnen und Betreuerinnen haben die Shoah nicht überlebt. 1953 wurde in Deutschland der Jüdische Frauenbund neugegründet, das Heim in Neu-Isenburg ist seit 1996 eine Gedenkstätte, dem Leben und Werk von Bertha Pappenheim gewidmet.

Im Bereich der höheren Bildung für Frauen sah es bis zum 20. Jahrhundert schlecht aus. Im deutschen Sprachraum wurden Frauen zum Studium, wiederum mit der Ausnahme der Schweiz, erst am Anfang der 20. Jahrhunderts zugelassen. Bis dahin waren die Frauen, mit ganz wenigen Ausnahmen, vom Studium ausgeschlossen und die seit dem 12. Jahrhundert existierenden Universitäten reine Männerdomänen. In Italien war es allerdings anders und es soll im 13. Jahrhundert in Salerno eine Jüdin namens Rebekka als erste Frau überhaupt in Medizin promoviert worden sein, wobei es seit der Antike jüdische männliche Mediziner gab. Die erste promovierte deutsche Ärztin war Dorothea Christiane

Erxleben (1715-1762), Arztochter aus Quedlinburg. Ihr war wie anderen Frauen der Zugang zum Universitätsstudium verwehrt, weshalb sie den König Friedrich den Großen um Hilfe bat, der die Universität Halle anwies, sie als Studentin zuzulassen. Nachdem sie die Praxis ihres verstorbenen Vaters übernahm und viele Anfeindungen als nicht Promovierte hinnehmen musste, promovierte sie schließlich 1754 nach der Geburt ihres vierten Kindes und praktizierte bis zu ihrem frühen Tod. Sie blieb noch bis zum späten 19. Jahrhundert die einzige deutsche Medizinerin. Bis zum Jahre 1908 war es den Frauen nur im Ausland möglich, Medizin zu studieren, allerdings gab es wiederum einige Ausnahmen: Im Jahre 1901 promovierte in Halle Erxlebens erste Nachfolgerin, 1902 erhielten einige wenige weitere deutsche Frauen ihre Approbation.

Die Männer wehrten sich jedoch gegen die weibliche Konkurrenz erbittert und nur selten ritterlich. 1900 erschien der Aufsatz des Neurologen und Psychiaters Paul Julius Möbius mit dem eindeutigen Titel *Über den physiologischen Schwachsinn des Weibes*, der einer der entschiedenen Gegner der Zulassung von Frauen zum Medizinstudium war. Frauen wurden von ihren Gegnern als hysterisch und labil verunglimpft, nicht belastbar und daher nicht fähig, den beruflichen Belastungen standzuhalten. Ein solcher Fall war die von Gustav Jung verführte Patientin, die spätere bekannte Psychoanalytikerin Sabina Spielrein (1885-1942), die sich jahrelang gegen männliche Bevormundung und Versuche, sie als unzurechnungsfähig abzudrängen, zu wehren hatte. Sie setzte sich durch und wurde später von den Nationalsozialisten ermordet.

Während des aus Frankreich nach Wien und Berlin eigenwanderten *fin de siècle*, als der Beginn der Moderne und als Zeitalter der Dekadenz geltend, hat sich der Konflikt zwischen Männern und Frauen verschärft. Mit dem Aufkommen des Typs einer verführerischen doch zugleich verderblichen *femme fatale* in der Kunst und Literatur auf der einen und der frauenfeindlichen Theorie der Geschlechter eines Otto Weininger (1880-1903) auf der anderen, herrschte zunehmend eine Endzeitstimmung bei den Männern und ein Aufbruch bei den Frauen. Weininger, ein zum Protestantismus konvertierter österreichisch-jüdischer Philosoph, entwickelte in seinem berühmt gewordenen Buch *Geschlecht und Charakter* von 1903 eine extrem juden-, körper- und frauenfeindliche Theorie der Bisexualität und brachte sich anschließend um. Und während sich die westeuropäischen Männer in Abwehr gegen die aufbegehrende Damenwelt zerrieben, formierten sich ab 1903 Frauenrechtlerinnen in den Vereinigten Staaten und in England unter der Bezeichnung Suffragetten, die vor allem für das Frauenwahlrecht kämpften. Die Bewegung war bis 1928 aktiv und der selbstgewählte Name „Suffragette“ bekam eine abwertende Bedeutung wie der heute pejorativ verwendete Begriff „Emanze“.

Der Kampf um das Frauenwahlrecht war noch nicht gewonnen, als die Suffragettenbewegung zu Ende ging. Während norwegische Frauen schon 1913 das Wahlrecht genießen durften, 1915 die Däninnen und 1917 die Holländerinnen, mussten die Frauen in der Sowjetunion (Russland), Deutschland, Österreich und Polen bis zum Ende des Ersten Weltkriegs 1918 auf das Stimmrecht warten. 1920 erhielten die Frauen in den USA das Stimmrecht, die meisten europäischen Staaten folgten in den Jahren danach, das Vereinigte Königreich und Irland zogen 1928 nach. Frankreich jedoch, das Geburtsland des Kampfes um Frauenrechte, gewährte es seinen Frauen erst nach dem Ende des Zweiten Weltkriegs 1945, während die Schweiz das Schlusslicht bildete, wo das Frauenstimmrecht erst 1971 (sic!) wirksam wurde.

Als die Frauen in der Aufklärungszeit begannen, sich intellektuell in den Männerkreisen bemerkbar zu machen, wollten sie dem bis dahin über sie von Männern wie Moliere oder Herder verbreiteten spöttischen und schlechten Ruf als „gelehrte Frauen“ abschütteln. Es ging ihnen darum, endlich gleichberechtigt am Diskurs ihrer Zeit teilnehmen zu können, auch wenn sie noch nicht über eine formelle Bildung verfügen durften. Sie mussten den Männern, die wie Rousseau, Kant, Fichte und sogar noch Wilhelm von Humboldt erst beweisen, dass deren Theorie vom Geschlechtscharakter weder im Bildungs- noch im gesellschaftlichen Bereich Bestand hatte, und dass Frauen – „das schöne Geschlecht“ - nicht länger als emotionale, entsagungsvolle, passive, dienende Objekte unter der Vormundschaft des Mannes zu leben bereit waren. Sie galten als Rebellinnen und ihre Forderungen lange als abwegig.

Am Anfang des 19. Jahrhunderts traten die Salonnières – von denen mehrere prominente Jüdinnen waren – mit den Männern in einen geistigen Austausch. Es war zugleich ein Akt gesellschaftlicher Emanzipation für diese Frauen und insbesondere die Jüdinnen unter ihnen, da damals europäische (und deutsche) Juden noch keine gleichen Rechte wie ihre christlichen Mitbürger hatten. Der Einfluss der geistreichen Salonnières war oft groß und nachhaltig, so wie beim Goethe-Kult, der aus dem Berliner Salon der Rahel Varnhagen (geborene Levin, verheiratete Varnhagen von Ense, 1771-1833) in die Welt getragen wurde. Frauen in Westeuropa begannen, schriftstellerisch tätig zu sein, wiewohl sie allzu oft nur unter einem männlichen Pseudonym publizieren konnten, so die Britin Charlotte Brontë (1816-1855), die 1847 unter dem Pseudonym Currer Bell ihren bekanntesten Roman *Jane Eyre. An Autobiography* veröffentlicht hat.

Eine Pionierin war die britische Schriftstellerin Jane Austen (1775-1817), deren Romane *Pride and Prejudice* (1813) und *Emma* (1815/16) zum Kanon der klassischen englischen Literatur gehören, jedoch nur anonym erscheinen konnten, allerdings mit der Verfasserangabe „by a lady“. Desgleichen war es bei der deutschen Autorin Fanny Lewald (1811-1889), die als Jüdin geboren, zum

Protestantismus übertrat und ihre beiden Romane *Clementine* und *Jenny* 1843 anonym veröffentlichte. Zuvor tat es Dorothea Schlegel (1764-1839), geschiedene Veit, die zweifach getaufte Tochter von Moses Mendelssohn, mit ihrem Roman *Florentin* (1801), die sich durch einen für damalige Zeiten skandalösen Lebenswandel als Geliebte von Friedrich Schlegel von den meisten ihrer Zeitgenossinnen abhob, der Französin George Sand ähnlich, die eigentlich Amantine Aurore Lucile Du Francueil hieß (1804-1876) und von sächsischem und polnischen Hochadel abstammte. Sie lebte sehr frei, hatte zahlreiche Affären, darunter mit Alfred de Musset und Frédéric Chopin, kleidete sich männlich, rauchte Zigarren, publizierte sehr viel und unter dem männlichen Pseudonym erschienen ihre als skandalös empfundenen Romane *Indiana* (1832) und *Lélia* (1833). Diese unangepassten Frauen und zahlreiche andere ließen sich im 19. Jahrhundert von ihren Kritikern und Verächtern nicht von ihrem Weg abhalten, sie schlugen eine Bresche in das traditionelle Frauenbild und bahnten den Weg in die Freiheit für ihre schreibenden jüngeren Schwestern. Die Männer mussten kapitulieren und ihre literarische Bastion für Frauen öffnen. Es gibt ja inzwischen nicht wenige Autorinnen, die den Nobelpreis für Literatur bekamen und damit neben den Männern im literarischen Olymp Platz haben. Frauen kämpfen aber auch heute immer noch, doch wie sieht die „Kampfarena“ aus, wer sind ihre Protagonistinnen und wofür kämpfen sie?

Die weiteren Belange der deutschen Feministinnen fanden seit 1977 in der von der 1942 geborenen Journalistin Alice Schwarzer gegründeten Zeitschrift EMMA ihr Sprachrohr. Ihre Familie gehörte dem Widerstand gegen die Nazis an. Der Einfluss ihrer Freunde Jean Paul Sartre und Simone de Beauvoir wirkte auch in ihrer Aktivität für das von ihr mitinitiierte *Mouvement pour la libération des femmes* (MLF), einer der ersten feministischen Gruppen innerhalb der französischen Frauenbewegung. Als die linke Wochenzeitschrift *Le Nouvel Observateur* am 5. April 1971 das Bekenntnis von 343 Frauen abdruckte, in dem Simone de Beauvoir und Catherine Deneuve sowie viele weitere prominente Frauen erklärten, dass sie - trotz des herrschenden Verbots - abgetrieben hatten und die Legalisierung der Abtreibung forderten. Damit lösten sie eine internationale Debatte aus, die auch in Deutschland unter dem Slogan „Mein Bauch gehört mir“ gegen den §218 geführt wurde, während 374 Frauen am 6. Juni 1971 gleich den Französinen erklärten, dass sie abgetrieben haben.

Alice Schwarzer veröffentlichte im gleichen Jahr ihr Buch gegen den §218, 1973 ein weiteres über die Frauenbefreiung durch außerhäusliche Arbeit, wobei die damit zusammenhängende zusätzliche Belastung durch Arbeitsteilung im Haus sowie staatliche Hilfe bei der Kindererziehung geringer gehalten werden sollte. Generationen von deutschen Frauen, die die ihnen bisher zugewiesenen Kernbereiche „Kinder, Küche und Kirche“ ablehnten, fanden in Alice Schwarzer ihre Prophetin und EMMA wurde zu ihrer Bibel. In der Frauenbewegung sind

auch zahlreiche lesbische Frauen aktiv, wiewohl es auch dort neben Akzeptanz zugleich Abgrenzungsbewegung unter heterosexuellen Frauen gibt. Alice Schwarzer ist eine Lesbierin und seit einem knappen Jahr mit einer Frau verheiratet. Ihre verquerten Theorien zur Gleichheit der Geschlechter, wie in ihrem 1975 erschienenen Buch *Der kleine Unterschied und die großen Folgen*, verursachten Erziehungsdramen, weil die Jungs nicht, wie EMMA meinte, genauso gern mit Puppen wie mit Autos spielten und umgekehrt. Alice Schwarzer gab den Ton an, sie verdamnte die Autorin Esther Vilar als sexistisch, weil diese im Jahr 1975 wagte, in ihrem Buch *Der dressierte Mann* zu behaupten, dass nicht die Frau durch den Mann, sondern der Mann durch die Frau unterdrückt werde.

Der Vorwurf des „Sexismus“ wurde immer häufiger gegen Journalisten und Werbeleute erhoben. Keine gute Figur machte Schwarzer, als sie 2010/11 den Schauprozess gegen den Fernsehmeteorologen Jörg Kachelmann in der *Bild*-Zeitung kommentierte. Kachelmann wurde von einer ehemaligen Geliebten fälschlich der Körperverletzung und Vergewaltigung beschuldigt, wurde jedoch entgegen der Vorverurteilung in den Medien und durch Schwarzer freigesprochen. Der Prozess war ein Fanal für das, was seit 2017 vor allem in den amerikanischen aber auch deutschen Sozialen Netzwerken gestarteten Kampagnen von Frauen, die Männer in gehobenen Positionen, zum Teil nach Jahrzehnten, sexueller Übergriffe oder Belästigung bezichtigen. Manche der Anschuldigungen führten zur Verurteilung der als Täter angesehenen Männer, zuvor musste der französische Politiker Dominique Strauss-Kahn 2011 wegen sexueller Straftaten seine politische Karriere beenden. Der Kampf der Feministinnen auf diesem Gebiet war ein Novum und hat zu erneuten Verwerfungen zwischen den Geschlechtern geführt. Männer nehmen sich jetzt zwar mehr zusammen und benehmen sich Frauen gegenüber auch am Arbeitsplatz vorsichtiger, aber es waren wiederum die französische Schauspielerinnen Catherine Deneuve und 99 andere Frauen, die in einem offenen Brief gegen den Rigorismus der Metoo-Frauen und für das Flirten, die „Freiheit zu belästigen“ und den ungezwungenen Umgang der Geschlechter plädierten. Sie verdamnten die Anzeichen der totalitären Gesellschaft, die sich in Denunziation und öffentlichem Pranger manifestieren. Hass auf Männer und Sexualität steht im Gegensatz zu einer offenen toleranten Gesellschaft, für die die Frauenrechtlerinnen ja eigentlich gekämpft haben. Die Mee-Too-Vertreterinnen, so könnte man sagen, verraten die Ideale jener, die für sie die Freiheit erkämpft haben. Dieser Brief ist ein wichtiger Protest gegen die Pervertierung der Idee der Frauenbewegung durch puritanische Männerhasserinnen.

1979, kurz nach der Mullahrevolution im Iran, fuhr Alice Schwarzer dorthin, um den nun-mehr unter der einsetzenden Zwangsverhüllung und Unterdrückung durch die Sittenwächter nach Hilfe rufenden iranischen Frauen beizustehen. Ihr damaliger Beistand gegen den islamischen Fundamentalismus bleibt bei ihr eine Konstante. Nach mehreren Jahrzehnten ist jetzt, angesichts des sich derzeit auch

im Westen im Zuge der Migration verbreitenden intoleranten und frauenfeindlichen Islam, auch unter den bisher schweigenden linken Feministinnen endlich der Widerstand erwacht und die Solidarität mit den sich gegen die Unterdrückung wehrenden Musliminnen ist gewachsen. Diese Front der westlichen Feministinnen an der Seite der muslimischen Frauenrechtlerinnen oder Suffragetten, wie sie auch genannt werden, gegen die muslimischen Männer ist eine neue Entwicklung und wird wohl noch eine Weile anhalten. Am 15. April 2019 erschien der Bericht der „Organisation of Islamic Cooperation (OIC) Protecting and Promoting Human rights in the Muslim World and Beyond“<sup>9</sup> über den Beschluß vom 8. März 2019 zum internationalen Frauentag. Diese Versuche der Muslimorganisationen, der oppositionellen Frauenbewegung der muslimischen Frauen durch angebliches Entgegenkommen und Initiativen zugunsten der Frauen den Wind aus den Segeln zu nehmen, sind sehr durchsichtig. Mit Goethe könnte man sagen: Die Botschaft höre ich wohl, allein mir fehlt der Glaube.

Die Bewegung für die Freiheit und Gleichberechtigung der Frauen nimmt im Zuge der Globalisierung neue Formen an und richtet sich nach neuen Zielen. Sie nimmt aber auch zuweilen groteske Formen an, wie sie sich neuerdings in der sogenannten „gendergerechten Sprache“ äußert, die insbesondere in der deutschen Sprache Schaden anrichten und Germanisten alarmieren. Man ersetzt die herkömmlichen Formen durch neue Sprachgebilde, fügt den Wörtern nicht immer passende weibliche Endungen hinzu, allerdings willkürlich und nicht immer konsequent. Die Anrede „Damen und Herren“ wird aus Gründen der political correctness durch „Genossinnen und Genossen“, „Jüdinnen und Juden“, „Bürgerinnen und Bürger“, etc. ergänzt, allerdings nicht durch „Deutschinnen und Deutsche“ oder „Bürgerin-nenmeisterinnen und Bürgermeister“ usw. Um platzsparend beiden Geschlechtern gerecht zu werden, hat die deutsche Sprache eine Zeit lang das eingeführte große „I“ genießen dürfen: „IngenieurInnen“, neuerdings ist aber ein Sternchen hinzugekommen und das große I verschwunden: „Schüler\*innen“, „Student\*innen“ etc., so dass Leser\*innen bei der Lektüre den Effekt eines *Delirium tremens* verspüren und am hellen Tag lauter Sterne sehen. Angesichts dessen, dass inzwischen transsexuelle Männer und Frauen ebenfalls ihre Rechte einfordern, sind neue Begriffe und Kategorien entstanden, wie das „Dritte Geschlecht“, auch „Divers“ genannt, sowie „Queer“-Themen. Als ich am Anfang des 21. Jahrhunderts promovierte, wurde ich im Dekanat meiner Fakultät gefragt welchen Titel ich tragen möchte: „Doktor“, „Doktorin“ oder „Doktrix“. Ich wählte den traditionellen Doktor und lehnte kategorisch die „Doktrix“ ab, da sie sich in meinen Ohren auf Asterix reimt. Neuerdings kam der Ruf nach genderneutralen Toiletten, womit wir noch nicht am Ende der erweiterten Geschlechter-Debatte angekommen sind, denn augenblicklich erklären einzelne

---

<sup>9</sup>[https://www.oic-iphrc.org/en/press\\_details.php?id=SVdEMjAxOUVWX0AjIUA=](https://www.oic-iphrc.org/en/press_details.php?id=SVdEMjAxOUVWX0AjIUA=), viewed 14.4.2019)

Feministinnen erneut dem Kinderkriegen den Kampf, allerdings diesmal mit dem Ziel der "Klimarettung".

Die Stellen einer "Gleichstellungsbeauftragten" an deutschen Universitäten und in den Kommunen wurden im Einklang mit dem Frauenförderungsgesetz von 1994 geschaffen, um den Frauen zu mehr Gleichberechtigung zu verhelfen. Sie werden ausschließlich von Frauen besetzt, führen jedoch vielfach dazu, dass immer mehr unqualifizierte Frauen Posten besetzen, denn ihr Geschlecht garantiert einen Vorteil gegenüber den männlichen Bewerbern, auch, wenn diese besser qualifiziert sind. Damit bekommt die oben erwähnte Esther Vilar Recht, da die Männer im heutigen Feldzug der Frauen für die Gleichstellung zu Opfern werden. Die Frauenquoten in Betrieben, Parlamenten, Aufsichtsräten und an Hochschulen, Professorinnen, die Lehrstühle für "Gender Studies" besetzen, sind allesamt das Ergebnis des Kampfes, den Olympe de Gouges vor über 200 Jahren initiierte. Dass in manchen Berufen Frauen immer noch weniger verdienen als Männer, die die gleiche Arbeit verrichten, ist bis heute noch ein Kampf-Thema der weiblichen Betriebsräte.

Frauen im westlichen Kulturkreis sind in unseren Tagen weiterhin kämpferisch, sie erobern zusätzliche, bisher rein männlich dominierte Domänen, wie zum Beispiel die studentischen Verbindungen und scheuen nicht einmal vor dem Eintritt in schlagende Verbindungen, wobei es parallel reine studentische Frauenverbindungen gibt. Männer fühlen sich immer stärker abgedrängt, der Machtverlust ist schwer zu akzeptieren und die seit Generationen anerzogenen Vorstellungen der "Männlichkeit" macht es ihnen schwer, die neue Situation zu ertragen und ihr Selbstwertgefühl leidet darunter. Angesichts der Bevorzugung von Frauen fühlen sich immer mehr Männer wegen ihres Geschlechts zunehmend diskriminiert. Wie die *Emma* 2011 berichtete, wurden von der Politik deswegen "Gleichstellungsfragen für Männer und Jungen" in Betracht gezogen, um der "feministischen Lobby" entgegenzutreten. Es entstehen auch wieder reine Männerbünde, die als Antwort auf den Geschlechterkampf, Frauenhass propagieren, was natürlich *Emma* 2012 thematisierte und die neuen "Maskulinisten" an den Pranger stellte. Das Klima zwischen Männern und Frauen ist gestört, weshalb sich viele Frauen vom Feminismus abwenden: Frauenrechte ja, Feminismus nein, womit der Begriff seine Bedeutung erneut zu ändern beginnt.

Es ist ein weites Feld, wie eine von Theodor Fontanes männlichen Romanfiguren zu sagen pflegte. Fontane, dessen 200. Geburtstag sich am 30. Dezember dieses Jahres jährt, publizierte übrigens 1896 seinen berühmten Gesellschafts-Roman *Effi Briest*, über ein Frauenschicksal, das als das Gegenteil einer emanzipierten weiblichen Existenz in der Wilhelminischen Ära gilt. Im Berliner *Tagesspiegel* schrieb am 24. März 2019 Tobias Schwarz über "Fontane und seine Zeit": "Wenn er auch nach heutigen Begriffen kein Feminist war, so widmete er doch den Frauen und ihrer Stellung ein hohes Maß an mitfühlender, kritischen



Aufmerksamkeit". Effi Briest, mit Flauberts Emma Bovary und Tolstois Anna Karenina eine der tragischen Frauen-Figur des 19. Jahrhunderts, die durch Affären aus ihren unglücklichen Ehen auszu-brechen versuchten und dafür bestraft wurden, beweist die Erfolge, welche die Frauenrecht-lerinnen seither errungen haben. Diese Erfolge drohen allerdings die hier kurz skizzierten gegenwärtigen trivialen und lächerlichen Auswüchse des entfesselten Feminismus *ad absurdum* zu führen.

### Bibliographie

- Barrett, Michèle, *Women's Oppression Today. Problems in Marxist Feminist Encounter*, 1980
- Bauer-Jelinek, Christine & Hartmut Schmidtmayr, *Sex & Macht: Rechte-Pflichten-Risiken. Orientierung für Frauen und Männer nach Metoo*, 2018
- Beauvoir (de) Simone, *Le deuxième sexe*, I, 1949
- Bornemann, Pia, *Olympe de Gouges und die Erklärung der Rechte der Frau und Bürgerin 1791: Studien zur Darstellung und Rezeption der französischen Revolutionärin und Schriftstellerin*, 2013
- Brentzel, Marianne, *Anna O.- Bertha Pappenheim. Biographie*, 2002
- Brühl von, Christine, *Gerade dadurch sind sie mir lieb: Theodor Fontanes Frauen*, 2018
- Catullus, *The Poems*, 1924
- Covington, Coline & Wharton, Barbara, *Sabina Spielrein: Forgotten Pioneer of Psychoanalysis*, 2nd ed., 2015
- Döpp, Hansjürgen, *Erotische Kunst aus Asien*, 2014.
- Fornasier, Jochen, *Amazonen: Frauen, Kämpferinnen und Städtegründerinnen* (Zaberns Bildbände zur Archäologie), 2007
- Frevert, Ute, "Mann und Weib, und Weib und Mann". *Geschlechter-Differenzen in der Moderne*, 1995
- Friedrichs, Elisabeth, *Die deutschsprachigen Schriftstellerinnen des 18. Und 19. Jahrhunderts. Ein Lexikon*, 1981.
- Gouges (de) Olympe, *Les droits de la femme*, 1791
- Grözinger, Elvira, *Die jüdischen Salons in Berlin*, in: *LeseZeichen*, 10/1995, S. 15-20
- Hänel, Nicole, *George Sand-Schriftstellerin und Rebellin des 19. Jahrhunderts*, 2001
- Heider, Ulrike, *Vögel ist schön: Die Sexrevolte von 1968 und was von ihr blieb*, 2014
- Heyden von der-Rynsch, Verena, *Europäische Salons. Höhepunkte einer versunkenen weiblichen Kultur*, 1992
- Hofmann, Gertrud & Krebbes, Werner, *Die Beginen. Geschichte und Gegenwart*, 2004
- Holland-Cunz, Barbara, *Feministische Utopien – Aufbruch in die postpatriarchale Gesellschaft*, 1986
- Holland-Cunz, Barbara, *Die alte neue Frauenfrage*, 2003
- Karl, Michaela, *Die Geschichte der Frauenbewegung*, 5. Aufl., 2018
- Kerenyi, Karl, *Die Mythologie der Griechen. Götter, Menschen und Heroen*, Neuaufl. 2019
- Klein, Wolfgang, *Clara Zetkin: Vorkämpferin der proletarischen Frauenbewegung (Geschichte des Widerstands)*, 2017
- Kleinau, Elke & Opitz, Claudia, *Geschichte der Mädchen und Frauenbildung, Bd. 1 Vom Mittelalter bis zur Aufklärung*, 1996
- Kleinau, Elke & Opitz, Claudia, *Geschichte der Mädchen-und Frauenbildung: Bd. 2: Vom Vormärz bis zur Gegenwart*, 1996.
- Levack, Brian., *The Witch-Hunt in Early Modern Europe*, 2015

- Marx Ferree, Myra et al, *Feminismen: Die deutsche Frauenbewegung in globaler Perspektive (Politik der Geschlechterverhältnisse)*, 2018
- Minnich, Elizabeth K., *Von der halben zur ganzen Wahrheit. Einführung in feministisches Denken*, 1994
- Mossuz-Lavau, Janine, *La prostitution*, 2015
- Pankhurst, Sylvia E., *The Suffragette: The History of the Women's Militant Suffrage Movement. 1905-1910*, 2018
- Nakamura, Kiharu, *Kiharu-Memoiren einer Geisha*, 1999
- Pasero, Ursula & Weinbach, Christine, *Frauen, Männer, Gender Trouble. Systemtheoretische Essays*, 2003
- Rauh, Robert, *Fontanes Frauen. Fünf Orte - fünf Schicksale – fünf Geschichten*, 2018
- Schaser, Angelika & Puschner, Uwe, *Frauenbewegung in Deutschland 1848-1933*, 2012
- Schorske, Carl E., *Fin-De-Siecle Vienna: Politics and Culture*, 1980
- Schuller, Wolfgang, *Die Welt der Hetären. Berühmte Frauen zwischen Legende und Wirklichkeit*, 2008
- Schwab, Gustav, *Sagen des klassischen Altertums*, 2011
- Schwarzer, Alice, *Damenwahl: Vom Kampf um das Frauenwahlrecht bis zur ersten Kanzlerin*, 2008
- Sichtermann, Barbara & Rose, Ingo, *Kurtisanen, Konkubinen und Mätressen*, 2016
- Stern, Carola, *Der Text meines Herzens. Das Leben der Rahel Varnhagen*, 1994
- Stopczyk, Annegret, *Was Philosophen über Frauen denken*, 1980
- Unger, Helga, *Die Beginen: Eine Geschichte von Aufbruch und Unterdrückung der Frauen*, 2005
- Weder, Christine, *Intime Beziehungen. Ästhetik und Theorien der Sexualität um 1968*, 2016
- Wilhelmy-Dollinger, Petra, *Die Berliner Salons. Mit kulturhistorischen Spaziergängen*, 2000

\*

